

PRIS : FR. 4.—

Abel Lurkin.

Les Ronces de Fer

*Petits Mémoires
d'un Prisonnier de Guerre.*



Éditions Les
LA RENAISSANCE OCCIDENT
22, rue Cassini — PARIS 6^e.

Un capitaine d'état-major jette sur notre émotion salubre et attentive le froid d'une douche fraîche.

--- « Il n'y a pas d'allemands à Spa. Il n'y a rien encore ».

--- « Rassurez-vous », ajoute le commandant en l'accompagnant jusqu'à son auto, arrêtée au haut du talus.

Peu nous chaut d'être rassurés. Nous voudrions savoir simplement. Le doute nous est pénible, lancinant. Il nous laisse tristes, désemparés, sans goût à rien. Dans le bleu du ciel que tache la blancheur floue de volutes circonflexes, des aéros oscillent. Sont-ce des taubes ? Nous nous en moquons à présent, ahuris et vexés.

Il faut attendre encore. L'après-midi s'écoule dans l'appréhension confuse qui rôde autour de nous. Tout est au point. Dans les couloirs humides des lavages fréquents s'empilent les caisses de munitions. Elles débordent des caponnières, des coupoles de 57 mm., dégringolent des escaliers en sinuosités pressées. Au long des murs écaillés, suintants, couperosés de plâtre sale, elles échafaudent irrégulièrement leurs cubes. A l'étage inférieur des grosses coupoles, les charges cylindriques, emmaillottées de toile bise, s'entassent près des ventilateurs et des monte-charges. Rouges, blancs, gris striés de noir, bruns rayés d'ivoire, obus côniques et trapus courent en file serrée autour de l'armature circulaire des étages supérieurs.

Le rauquement des machines se précipite. Le labyrinthe des corridors s'étoile de points lumineux. Les

lampes brillent. Elles s'allument pour longtemps, peut-être ne s'éteindront-elles qu'avec nous. Mais c'est demain seulement que commencera la grande nuit.

V

Enfin ! Nous possédons la certitude que la guerre est déclarée. Incrédules et sceptiques, nous attendions, nous appelions un résultat, une fin, de toute notre volonté. Dégoûtés du harcèlement de ces perpétuelles alertes, de la menace de cette épée toujours suspendue et toujours écartée, nous désirons une solution, furieusement.

Nos poitrines s'élargissent, nous respirons mieux, débarrassés du choc des secousses et des tensions inutiles. La pression continue que subissait notre esprit et qui tournait à l'énervement, s'évanouit. Il ne reste que le sentiment délicieux de la certitude, du réel, du précis.

Nous arrivons à songer à l'inévitable. Nous traversons cette espace immense qui sépare la pensée de l'acte. Agir. Nous allons agir. Et voilà qu'en nous un sentiment nouveau surgit, un sentiment d'altruisme honnête. Nous ne le soupçonnions pas. Il vaut mieux d'ailleurs n'en chercher ni la raison ni l'aboutissement ; nous estimons l'acte à accomplir nécessaire, obligatoire. Puisqu'il le faut.....

Le sort nous a désignés. Nous prenons conscience de nous mêmes, de ce que représente le matricule de nos vêtements. D'un fouillis d'idées, nous tirons celles qui

nous plaisent le plus. Nous sommes de ceux en qui le pays a placé cette fortune, la confiance. Nous sommes de ceux à qui vont les pensées, les espoirs et les rêves. Des sentiments ignorés, en tous cas inavoués, surgissent du tréfonds des consciences. Pour fuser ils n'avaient besoin que du pétilllement d'une émotion. Pour nous faire tressaillir, il n'a fallu que l'évidence des faits et la soudaine illumination en nos cerveaux des confiances placées en nous. Pour que germât le grain de l'enthousiasme il a suffi de la chaleur d'une impression passagère, peut-être aussi de l'atavique désir des combats.

J'éprouve qu'il se glisse dans la noblesse de ces inspirations l'envie de faire parler de soi, la satisfaction de se trouver le point de mire général et l'espoir de compensations futures. Mais il n'est pas nécessaire que des pensées élevées ou des actes remarquables aient une origine rigoureusement généreuse ou simplement honorable et qu'ils ne partent pas d'une initiale quelque peu triviale et honteuse. La fin seule importe et il importe que s'épanouissent l'uniforme acceptation du risque et la saine joie du sacrifice pendant qu'un héroïque ferment de gloire monte et s'évapore en paroles inutiles et stupides.

VI

C'est un journal, une pauvre feuille liégeoise fraîche encore de l'encre mal séchée. Assis sur un banc, près du corps de garde, j'en épèle la manchette. Les Allemands

entrent en Belgique. Des ponts sautent. Le papier tremble au bout de mes doigts. A la lumière, il prend un éclat aveuglant. Sur ma tête, des rayons que n'intercepte nul obstacle et que ne tamise point l'air dense chargé de suie qui séjourne autour de moi. Il fait trop calme. Une torpeur orageuse étreint. On dirait qu'il passe une vague de silence épouvanté..

C'est accepté, c'est convenu. Au jour vulgaire de l'enrôlement, nous avons signé un contrat. Nous l'allons parapher. Il faut faire honneur à sa signature.

Les fronts sont sereins. Comme toujours lorsque survient le déplaisir dont l'imminence préoccupait, on n'y découvre qu'un minimum d'ennui. Les prévisions se résolvent en faits. Tant mieux.

Au glacis, aux coupoles, des hommes veillent, guille-rets. La fête va commencer, une fête alerte, mouvementée, bruyante et tragique d'où la musique ne sera point bannie, non plus que les valse tourbillonnantes, dansées au rythme pesant des obus.

Au bureau de tir, je vais chercher l'appareil téléphonique à placer dans la coupole du phare. Penchés sur des cartes immenses où des petits drapeaux s'assemblent en bouquets multicolores, officiers et sous-officiers s'agitent, pérorent, évaluent et conjecturent. La menace de l'envahisseur a peint sur ces faces un rude enthousiasme auquel se mêle, de façon exagérée, le sentiment d'une sécurité retranchée et l'inébranlable certitude d'être secourus à temps.

Dès l'instant que l'irréparable est connu, ils attendent le Français, ils guettent le pantalon rouge. C'est à lui qu'ils veulent remettre le dépôt sacré de la défense. C'est entre ses mains qu'ils déchargeraient le fardeau de la résistance, trop lourd pour leurs épaules.

Il est permis de douter de soi mais avec mesure.

VII

Le phare éclipsé remonte. Perché à côté des lentilles miroitantes, le commandant scrute les environs et tance les trois manœuvres penchés sur les manivelles de rotation.

L'oreille au récepteur, j'écoute les transmissions des observateurs qu'un fil sournois branché sur leur circuit me permet de surprendre. Ils ne signalent que des aéros bruissants salués de crépitements furieux et courts par les patrouilles qui escaladent les crêtes et silonnent les vallées.

C'est l'oisiveté poignante dans l'imminence de l'attaque et du danger prochains. Nous sommes haletants, fébriles. En nous se sont abolis des besoins physiques. Cependant notre activité intellectuelle est piètre, médiocre. Bourdonnants, complexes, des réflexions, des désirs, des hantises traversent soudainement notre esprit, comme des éclairs dans la nuit. Voici qu'un guetteur signale l'ennemi sur une grande route voisine. Un grondement profond tonne bruyamment et résonne plus aigu

en l'exiguïté des corridors et des chambres, dans un tintamarre de vitres ébranlées ou brisées. Espacés, réglés comme de grands coups de marteau, les détonations se répercutent, puissantes, énormes. Le chant régulier des grosses pièces salue le crépuscule d'une voix grave et sonore.

Derrière nous, la ville s'émeut, palpite et crie. A côté dans les villages muets, des paysans hagards, terrés dans leurs caves se barricadent; des femmes tremblantes égrènent un chapelet; blêmes, des enfants accroupis écoutent, les mains nouées sur leurs genoux.

VIII

Presnez trestout, car qu'y rien
laisserat, tantost sera pendu; car
l'Empereur trestout conformerat.

(Jean d'Oultremeuse :
Chronique de Liège).

Par l'échelle de fer mince, nous sommes montés sur le massif bétonné du fort. La nuit se parfume de l'odeur des moissons mûres. Tumulte poignant : sous la croûte de ciment, l'énorme bourdonnement des machines, le remous saccadé des équipes au travail, la vie intérieure et vibrante des casemates qui s'agitent.

Avant d'ouvrir les yeux sur le décor de la nuit tré-saillante et grave, nous revoyons le paysage si connu, agreste, pacifique et calme, mille fois contemplé, examiné, étudié. A cette heure il se pare d'une grandeur

émouvante en égard au tragique futur. Il y va couler du sang et le jeu de la guerre y combinera ses péripéties. On s'étonne de l'utilité soudaine de ce fort qui n'apparaissait point et qui s'impose violemment.

Le rayon trouble du phare jaillit du centre du massif en mince faisceau de lumière drue, s'élargit insensiblement, et, cercle éclatant au bout du pinceau de clarté diffuse, s'en va caresser énigmatique, imprévu et distrahit, la plaine accidentée, les routes désertes et l'horizon où il se perd dans la nuit bleutée, transparente et légère.

La phare tourne avec un gémissement de poulie. Il fouille d'un regard clair l'ombre inégale des champs diversement colorés. Sur le chemin de ronde, à l'avancée du glacis, des sentinelles rôdent, baïonnette brillante et manteau sombre.

Des villages s'allument un à un comme des feux le jour de la St-Jean. Ils rougeoient, flambent et fument. Les lueurs s'approchent claires, nettes, distinctes. Equivoques, terribles, des cris que nul n'identifie, giclent du silence comme des fusées de la nuit et retombent nettement arrêtés, étouffés. Ils prêtent à l'hypocrite léthargie de la nature une manière de sinistre, d'oppressant.

Soudain, un éclair du phare incendie un champ de blé où des gerbes en tas sèment les chaumes d'ombres accidentées. Dissimulé derrière les javelles, un uhlan veille. Dans la nuit douce, pailletée des feux du ciel et des feux des hommes, dans l'immensité hagarde des

choses cet allemand rigide et sombre, statue équestre et casquée, paraît émouvant et symbolique. Vedette avancée de l'invasion, des pillards dont la horde se déchaine et roule, il observe, il écoute. L'esprit est touché par cette impression brutale qui saisit au moment que le décisif, pressenti, évoqué, deviné, se révèle brusque et tangible. Il se précise en la personne de cet ennemi, louche et noir, de ce reître aux aguets, numéro d'une troupe innombrable, invisible et proche.

Quelqu'un ramasse une carabine appuyée aux planches d'une guérite.

Nous sommes soldats avant d'être rêveurs. Haineusement, âprement nous tirons par la plaine jaune de lune, tandis qu'au loin la langue rouge des flammes caresse la barre de l'horizon et que d'autres coups répondent, secs claquements de fouet sur l'exaspération de nos êtres.

Puis, encore du silence troué de cris inhumains, des flambées géantes et moines. Dans le ciel violet, l'éclat des étoiles palpite, diamanté. Voilà la grande Ourse, voilà le Chariot. Voilà aussi Mars.

Et celle-ci, plus grosse, plus brillante, c'est le phare d'un Zeppelin qui, très haut, plane sur Liège nocturne, comme un rapace de nuit attentif, muet, inaccessible.

IX

L'étage supérieur de la coupole de 120 mm.; bruyant, cliquetant et obscur. L'air y est étouffant et

brûlant à la fois, sillonné des volutes serpentine d'une fumée âcre.

Depuis l'aube nous tirons sans arrêt, ivres et fiévreux; nous sommes quatre à nous agiter dans le bleu tournoyant de la poudre entêtante.

Les yeux brillent, les bouches grimacent. La fonction que nous a départi le hasard nous absorbe entièrement. Nos facultés se tendent, escaladent les préoccupations quotidiennes, rejetant tout ce qui n'est pas la besogne mécanique et rare.

D'en bas le chef de coupole hurle l'orientation, l'inclinaison qu'il déchiffre à la hâte sur le billet qu'apporte un scribe du bureau de tir. Déjà la coupole tremble et tourne, les palans grincent, les cales retombent avec un choc sec. La canon présente à l'ennemi sa gueule courte qui va mordre et déchirer.

Penché sur l'appareil de pointage en hauteur, je saisis la manivelle qui résiste puis cède. Les roues dentées s'emboîtent. Insensiblement, la pièce s'incline. Les monte-charges grimpent avec un râlement rauque. Déchargés des obus roux qu'ils engrillageaient, ils dégringolent en chute le long des chaînes ferrailantes.

Nos mouvements se précipitent : la fusée vissée au projectile, l'obus poussé dans l'âme, le coup d'écouvillon, la bourrade rapide donnée au cylindre boudiné vêtu de toile bise qu'est la charge, enfoncée à la main, l'obturateur qui se meut avec un glissement gras et ferme la culasse d'une épaisseur d'acier, l'étoupille....

Et, dans le bourdonnement prolongé que laisse aux oreilles le choc de la détonation, dans l'âcreté des fumées, dans les commandements mâchés et toussés c'est la fébrilité précise des opérations de rechargement.

Là-bas, dans le matin lumineux, un soc aveugle et dur laboure la terre dévastée et, compagnies ou batteries s'éparpillent sous la fonte des mitrailles. Monopolisé pour la bataille, halluciné par la bataille, notre cerveau arrête les rouages qui ne se rapportent pas à cette énorme bagarre. Nous bornons nos désirs à l'efficacité, à la valeur du travail accompli, sans en rechercher le mérite ou la raison.

Soudain, la coupole sursaute et gémit, la calotte vibre, des boulons choient de l'armature, un éclair fulgurant et trouble, zèbre le clair-obscur. Un craquement aigu, une fumée noire, sulfureuse.

Puis un long cri terminé en lamentations monotones et douces. Atroce plaie palpitante, une face saigne déchirée et brûlante au bout d'un corps renversé et tordu.

A nos pieds la trappe s'ouvre et des voix anxieuses nous hèlent.

A bras le corps, il faut prendre le blessé et le déposer aux mains empressées des infirmiers.

--- « Allons ! A vos postes » fait le chef de pièce.

Sans commentaires, nous reprenons nos places. Mais ma paume s'attache à la roue du « mouvement lent ». C'est gluant, le sang.

De service à la poterne d'entrée qui défend l'accès du corps de garde, nous entourons la pièce brune dont la bouche débailonnée du tampon de cuir, ouverte sur les ténèbres, est prête à cracher sa salive de fer. Le peu d'espace dont on dispose pour loger l'effectif a contraint le fourrier de caser des hommes en cette casemate.

Sous la crudité de la lumière électrique, des matelas s'écrasent contre la lèpre blanche des murs où s'évasent des meurtrières. Des cantines béent, réceleuses de conserves et de linge, des calots et des capotes s'accrochent à des porte-manteaux de fortune.

Assis sur une des caisses bourrées de boîtes à balles, nous fumons paisiblement au mépris des règlements, et d'une prudence périmée. Poliment, nous échangeons des impressions, chacun tend à enjoliver son cadeau.

A nous répéter que nous résistons, nous sommes fiers et un peu vains. Nous sommes confiants aussi. Notre effort n'est pas stérile. A en goûter le fruit, à en constater le résultat, nous sourions. Notre vie, arrêtée aux limites du risque est frémissante, pleine et mystérieuse. Nous savourons le plaisir complexe de l'aventure.

Des heures passent, languissantes parce que vides quand, en haut des glacis, claquent des coups de fusils répercutés à la contrescarpe. Un instant, le crépitement se relâche : on perçoit alors la morsure rude des pinces mâchant le fil de fer, et les coups se précipitent, plus

nourris, suivis du crachement saccadé des mitrailleuses. Essai d'assaut ? Déjà les petites coupoles tonnent, brèves et rapides.

Le tumulte grossit. Des cris s'étranglent. Contradictoires, des commandements hurlés d'une voix livide s'échangent dans l'ombre mouvante, dans les corridors enfumés. Par les escaliers gluants d'humidité, des souliers ferrés galopent, des capotes s'enflent au vent de courses précipitées.

Comme nous ne devons tirer qu'au dernier moment, si l'ennemi résolu prétend envahir le fort, descendre la rampe et menacer le corps de garde, nous attendons, interdits, fâchés de notre inactivité. La tête à l'embrasure, nous scrutons l'obscurité douteuse des fossés, toute sonnante de mitraille.

Les canons des coffres flanquants tonnent à leur tour. Un sous-officier passe affolé devant la porte ouverte en criant qu'on distingue les Allemands sur le glacis. Tristement un brigadier pusillanime affirme aussitôt la proximité de notre dernière heure. Agenouillé sur un matelas, il commence une oraison qui provoque d'ordures protestations.

L'orage est formidable. Toutes les pièces tirent à la fois. Une fumée acide qui tirebouchonne râcle la gorge. L'ombre tragique des fossés creusée de remous, se sillonne d'éclairs rouges, courts, obliques.

Un adjudant sautille, maigrelet et cadavérique sur les marches de l'escalier.

--- « Tirez ! mais tirez donc ! »

Sur quoi ? Est-ce pour s'étourdir qu'il faut faire tant de bruit ? Du corps de garde un chef de poste averti s'obstine à hurler :

--- « Cessez le feu ! C'est fini, il n'y a plus rien, cessez le feu. »

Tandis que, debout sous la voûte de l'escarpe la voix dolente d'un sous-officier lance comme un aboi à la lune :

--- « Chef de pôtôte.... Téléphonnez.... Renforts.... dégager le fort ! »

Péniblement, lentement, comme à regret, tout s'apaise, rentre dans l'ordre, dans le calme. Qu'était-ce ? On ne saura jamais rien sinon qu'il y a eu du trouble, du désarroi, de la confusion, de la peur, et que ce n'était pas parmi les « hommes ».

XI

Une chambre. Une cave plutôt. Au plafond, une lampe électrique noue son maigre nœud sanglant. Rayés des consoles épaisses et larges que sont les planches à paquetages, les murs gondolés s'écaillent en feuilles plâtreuses. La table massive s'orne de miettes, de croûtons et de flaques de café qui zigzaguent au creux de rustiques gravures. Un banc oblique enjambe des paillasses en désordre ; assis sur l'un de ses bouts, cartouchières et fusil à côté de lui, un artilleur noir de poudre et de suie mâche bruyamment, les yeux fixes. Sur le

tronc d'un poêle gris cendre a poussé la branche coudée d'un tuyau. Elle effleure le blindage hâtif de la fenêtre : planches et matelas enchevêtrés.

Roulés dans la longueur de couvertures isabelle, des corps reposent, tressaillent et sursautent. Des voix s'étouffent dans le silence, des conversations murmurent, assourdies. On dort quand on peut, si on peut. La notion du temps s'est perdue. Dans l'ombre sempiternelle du fort, dans les vastes cellules trépidantes, la vie se poursuit, s'arrête, se relâche et s'accentue au gré d'un hasard accidenté.

Dehors par les interstices des sacs à crin mal joints, se devine un jour blafard et sale que n'ont pas débarbouillé les rayons du soleil.

Comme un énorme vol d'abeille, un vrombissement vrille le calme, ronfle sur nos têtes et crève dans un fracas étourdissant. Les matelas en bouchon bondissent au milieu de la chambre. Par les barreaux découverts, entre les vitres émiettées, on voit rouler les vagues de poussière, les flots d'une fumée jaune, asphyxiante. Des masses de terre dégringolent, s'écroulent. Sur les murs pètent encore des éclats de ciment qu'un second ronflement, plus court, rabote l'espace : une détonation aussi forte, mais plus dure, plus sèche, presque déchirante, et la puissance bétonnée tremble toute comme ébranlée sur ses assises.

Les têtes rentrent dans les épaules voûtées. L'œil trouble cherche un refuge ailleurs qu'en l'abri précaire

de la chambre où sifflent des toux sèches. Et, deux par deux, de minute en minute, avec une régularité mathématique les obus chutent dans un crépitement d'éclats.

Enfin, par la bouche des grosses pièces, la voix mâle des ripostes parle, un peu nerveuse; elle insiste, elle hurle. Là-bas, la batterie ennemie se tait. Par acquit de conscience, un dernier obus vient saccager les cuisines dans un geyser de briques, de poutres et de mottes.

C'est le silence. Le soleil baigne les fossés d'une lumière rose. La caresse des rayons orne les débris. Les murailles déchiquetées, les pierres éparses dans le terrain bouleversé trempent leur tristesse fumante dans une clarté délicate et pure.

XII

Les trois « longues » du clairon d'appel s'égrènent prolongées et plaintives. On entend grincer des portes et glisser des pas sur un escalier gras.

---« Les hommes disponibles sur la galerie centrale ».

Nous nous alignons intrigués et pensifs. La porte rembourrée du bureau de tir s'ouvre d'un coup de pied. Le commandant, képi de travers, moustache en bataille, longe le rang. Ses doigts sales plient, déplient et froissent un papier mince.

--- « Mes amis soyez courageux, les secours approchent. D'importantes troupes françaises arrivent continuellement à Liège. L'armée anglaise se concentre à Ans.

Nous serons aidés d'une heure à l'autre. »

Un long hurrah ! débourre les poitrines tandis que de lourdes paumes se cognent en bravos nourris.

Oui. Au même instant, tout près, entre les forts, des fantassins hagards, des batteries sans caissons, fuyent vers la Meuse, vers la Hesbaye, vers Anvers, cité imprenable, ville de bourgeois germains.

Des régiments bottés martèlent en chantant les chemins blancs qui dévalent vers Liège. Au petit galop, des cavaliers verts traversent un pont de pierre en la ville au Perron. Ils se penchent sur le cou des chevaux, arment leur mousqueton....

Un général à cheveux blancs fuit à travers un jardin clair tâché d'ombres. Il se hisse dans une automobile qui démarre à la hâte. Les paperasses bruissent, les dossiers se déplument, les balles sifflent.

XIII

Le bureau de tir, étroite pièce voûtée, toute en longueur, tapissée de vieux sacs, meublée d'armoires basses, de chaises de paille et de bancs raboteux.

Posée sur deux tréteaux, une large planche sert de table. Elle fléchit sous le faix des rapports, des cartes, des tableaux de points repérés et des paniers de provisions. Les lampes descendues au ras de la nappe de toile cirée noire balancent leur modeste abat-jour d'un petit mouvement de pendule, lent, régulier, monotone. Des

képis, des armes accrochent aux murs le pêle-mêle de panoplies désordonnées. Epaisse, lourde, la fumée du tabac enveloppe les officiers et les scribes.

Les officiers somnolent. Accoudés sur la table, allongés sur les bancs, ils ferment des paupières lourdes sur un visage jaune et fripé. Les sonneries, les coups de langue appuyés aux cornets tranchent le silence flasque : débuts de communications téléphoniques sans utilité flagrante.

Dans un coin sombre, sur un socle de bois massif, un tonneau de bière érige sa rotondité cerclée. Cautéleusement, un à un, des sous-offs inocupés entrent, s'approchent, tournent avec précaution le robinet de bois qui crache rageusement dans le verre commun un liquide trouble et mousseux.

Ce manège distrait les scribes. Ils se complaisent au spectacle de ces accolades fréquentes et intéressées. Tenus de rendre patente leur utilité, ils ne sont point fâchés d'oublier un instant l'activité lassée qu'ils simulent au profit de visions amusantes.

Les machines bourdonnent confusément. Un piétinement de sabots dans la galerie centrale accompagne un bref échange de commandements : relève des sections aux coupoles.

Puis, voici le bruit d'une course, deux cris, un juron, la porte secouée qui s'ouvre violemment. Un soldat joint les talons, ouvre une bouche tordue et muette, vacille et s'affale. Des mains et des mots le réconfortent. C'est

un patrouilleur parti ce matin en quête de nouvelles.

Il articule enfin une phrase, une toute petite phrase qui tombe sur le calme, sur la confiance, sur l'emballément quiet comme une douche glacée sur une nuque en sueur.

--- « Les Allemands sont à Liège.... »

Les petites lampes se balancent toujours, comme des veilleuses dans une église. Un silence, épais de la déception et du sentiment d'un effort stérile pénètre comme un frisson persistant. Personne ne dort plus. Les faces sont fermées, plissées de rides.

On entend un froissement de papier et le choc du revolver tombé sur la table, du revolver que le commandant tournait et retournait dans sa main et qui gît parmi les feuillets comme une arme dont on ne se servira pas.

XIV

--- « C'est une batterie de campagne. Il faut la laisser s'avancer parallèlement au front de bandière » chuchote le maréchal des logis.

Avec l'émoi farouche et lâche des chasseurs à l'affût, nous les regardons venir. Bénévoles, ils avancent vers le fort, cavaliers rieurs, satisfaits du jour ensoleillé.

Penché par dessus l'ouverture noire de la trappe soulevée, le maréchal des logis confie ses instructions. Minutieusement, tendrement, il range des boîtes à mitraille sous la pièce, dans les emblavures de la tablette.

D'abord traînée sombre et bruyante, le convoi indistinct se rapproche. Les caissons cahotent sur la pierraille, les canonniers plaisantent. Un gros, à casque doré, arrête son cheval. Il frotte une allumette; ses lèvres gourmandes tirent de concentriques bouffées d'une pipe blanche. Les volutes dissipent dans la clarté de l'air la ténuité d'un bleu sale. Au trot, il rejoint la colonne.

Sans cadence, les sabots frappent sur le chemin. Un cheval noir danse, piaffe. Son cavalier jure et crie. Nous entendons les voix gutturales et rauques, les crissements du cuir froissé. Des éclairs de soleil brillent aux gardes des sabres. Un officier à grand manteau bleu chevauche seul, raide et compassé.

L'obus glisse doucement dans l'âme du canon. Au bout du cou mince et tendu, la tête pointue du serpent d'acier se lève. Elle menace, elle siffle.

Sur les champs, la poussière retombe en cercles lents. Au tournant d'un sentier, des fers luisent aux sabots des hongres qui fuient. Un manteau bleu s'envole derrière une haie. Les chevaux effondrés alignent leur carcasse harnachée sur la craie de la route. On dirait de grandes silhouettes de carton. En des poses variées, des hommes rigides ou ployés, sont couchés au revers des talus, dans l'herbe grise. Des caissons gisent, sur le flanc et une roue folle, tourne éperdûment.

Au bord de l'avoine courte et jaune, les petits groupes ramassés allongés ou palpitants imitent un puzzle inachevé.

XV

La main droite à la hauteur de la botte et les doigts de la main gauche levés comme une indication complémentaire, ils sollicitent la compassion. Elle leur est acquise, non en raison de l'abondance d'enfants dont ils réclament la paternité avec une mauvaise foi subtile, mais simplement parce qu'ils inspirent une sorte de pitié dégoûtée.

Les prisonniers capturés excitent l'intérêt. Des groupes attentifs se pressent autour d'eux, silencieux et surpris. Il est amusant de posséder des spécimens d'une espèce d'animaux rares, singuliers et dangereux par lesquels la vie est compromise et de les voir devant soi, inoffensifs et désarmés.

Nous apaisons la curiosité animée du collectionneur. Cet uniforme semblable à un pelage, cette tête rase comme une coquille, ces yeux fuyants et louches font d'un homme commun une bête étrange et bizarre. Appartient-il à la planète celui-là qui s'insurge dans un mutisme farouche, l'œil féroce et le nez dilaté? On songe aux habitants de Mars, à la guerre des Mondes.

Nous sentons fluer vers nous la haine qu'ils maîtrisent. Elle glace l'air qui entoure notre groupe, elle fige les gestes et les mots dans l'attitude compassée d'une révolte intime et sournoise. Et maintenant nous comprenons mieux la bataille et la guerre. Elles ne datent pas d'aujourd'hui, elles sont bien plus vieilles que cela.